

PAUL ALEXIS

LE COLLAGE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR

3, Place de Valois.

1ST N.
Tous droits réservés
1895, 9,008

Le Collage

Paul Alexis



Édouard Dentu, Paris, 1899

Exporté de Wikisource le 04/02/2017

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)



LE COLLAGE

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII
- IX
- X
- XI
- XII
- XIII

LE RETOUR DE JACQUES CLOUARD

- I
- II
- III
- IV
- V

VI

VII

VIII

JOURNAL DE MONSIEUR MURE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

LE COLLAGE

I

Deux heures du matin.

Je sors de citez les Germondy, un ménage des Batignolles, où, en ma qualité de célibataire, je vais m'inviter à dîner, quand ça me prend. Eh bien, c'est absolument comme les autres lundis. Je ne sais pas ce que j'ai ! Je me sens *tout chose*. Au lieu de me coucher tranquillement, pour être demain de bonne heure à mes affaires, si je m'écoutais, je crois que je ressortirais, pour faire je ne sais quoi, des bêtises.

Ce n'est certainement pas la nourriture, ni les vins fins. Germondy, un ami très sûr et qui ne ferait aucune cérémonie à cause de moi, ne jouit pas d'un bon estomac. Après avoir longtemps abusé de la table, aujourd'hui, par ordre du médecin, il est obligé d'enrayer. Plus d'huîtres ni le truffes ! Plus de mets exotiques, aux saveurs perverses, relevés par des épices incendiaires ! Mais la soupe et le bœuf, un plat maigre, un rôti substantiel, arrosé d'un bordeaux de propriétaire. On ne prend pas de café le soir, dans cette maison. Seulement une tasse de thé léger, avec de la crème et des petits fours, vers les onze heures.

Ce n'est pas non plus l'impression des charmes de madame Germondy. Outre que le mari est pour moi une sorte de frère

aîné, auquel, pour rien au monde, je ne voudrais causer du désagrément, je considère cette femme comme la plus foncièrement honnête, la plus inattaquable de toutes les mères de famille. Même autrefois, lorsqu'elle était toute jeune et gaie, du vivant de ses deux amours de babys, je ne m'y serais pas frotté. Encore moins aujourd'hui ! Aujourd'hui que, dans le vide de la maison sans enfants, madame Germondy, à jamais triste, commence à avoir quelques cheveux blancs. Elle ne songe même pas à les teindre.

Alors qu'est-ce donc ? Je ne me sens plus dans ma sérénité ordinaire. Pourquoi ?

Un autre lundi.

Ce soir, il y a eu un extra : de la langouste ! Cet imprudent de Germondy en a repris trois fois. Puis, pour que la débauche fût complète, au sortir de table, on a tapé sur la chartreuse verte. Mon gourmand a été jusqu'à minuit d'une humeur charmante. Il s'est intéressé à moi, à ma santé, à mes affaires, à mes plaisirs. Et il a lutiné un peu sa femme : « ma bichette » par-ci, « ma louloute » par-là ! Ne se gênant pas devant un intime, il a même embrassé madame Germondy sur une paupière, et au bout du nez, et sous la nuque. Tout cela, d'ailleurs, innocemment, sans la moindre intention, je ne dirai pas égrillarde, mais même réellement conjugale. Si bien que moi, pendant ces ébats, tout en ayant l'air de parcourir le journal, je me disais : « Toi ! quand je te regarde manger de la langouste, tu y prends visiblement tant de plaisir, que tu me donnes aussitôt envie d'en manger. Mais, quand je te vois

caresser ta femme ainsi, en camarade, tu ne me donnes aucune envie de me marier. » Alors, si je ne songe pas au mariage, pourquoi suis-je encore revenu tout bouleversé de la rue des Moines ?

À minuit et demi, lorsque j'ai eu pris congé de madame, lui, Germondy, en robe de chambre et en pantoufles, est venu m'éclairer. Dans l'antichambre, pendant que je mettais mon pardessus, il m'a recommandé de bien me couvrir. « Va ! il ne fait pas chaud ! Brrr ! » Et il a eu comme un frisson, sans doute à la pensée de la température qu'il lui faudrait endurer, s'il avait à partir à ma place. Dans l'escalier, pendant que je descendais les premières marches, lui, accoudé sur la rampe, son bougeoir à la main, m'a raconté à demi-voix, je ne sais plus quoi, quelque chose de, drôle assurément, puisque, une fois en bas, tout en demandant le cordon, je l'entendais encore rire. Puis, je me suis trouvé dans la rue, seul.

En remontant l'avenue de Clichy, j'ai marché comme une tortue. Sur le même trottoir, un couple, tout sombre, venait au-devant de moi, à pas comptés. Ce n'étaient que deux gardiens de la paix. Puis, sans que je lui fisse signe, un cocher arrêta son fiacre. « V'là, bourgeois ! » Puis, à l'angle d'une rue, une main de femme, brusquement posée sur mon bras, m'a fait tressailler. Une femme d'au moins cinquante ans, en bonnet noir !

Place Moncey, pourquoi ai-je fait trois ou quatre fois le tour de la statue, lentement ? Dans ma rue, devant ma porte, pourquoi ai-je attendu un grand moment avant de sonner ? La main sur le bouton, je ne me décidais plus. « Qui sait ? Si je passais encore une heure à vaguer ? Quelle, rencontre ferais-

je ? Il suffit parfois d'une de ces déterminations indifférentes pour que toute une existence soit bouleversée. Malheureusement, il ne m'arriverait rien. Je, me trouverais un peu plus désorienté au bout d'une heure. Rentrons. Mais, toujours pas avant que cette voiture tardive, que j'entends venir, ait passé... »

Et la voiture passa devant mon nez, au grand galop, bondée d'habituées du skating de la rue Blanche. Elles braillaient toutes à la fois comme une cargaison de folles, et elles avaient un monsieur. Alors, je sonnai. Comme mon concierge devait dormir profondément ! Je sonnai encore. Rien. Au bout d'un grand moment, presque heureux de ce hasard, j'allais m'éloigner sans bruit : on tira tout à coup le cordon.

Mes cinq étages gravis, ma porte ouverte, j'ai frotté une allumette, et, avant même de chercher mon bougeoir, j'ai regardé s'il n'y aurait pas de lettre glissée sous la porte. Je n'en attendais pas, d'ailleurs ; mais, une lettre, c'est encore une émotion : un peu d'inconnu que l'on flaire à travers l'enveloppe et que l'on soupèse un moment entre les doigts, avant d'oser faire sauter le cachet. Eh bien, non ! pas même une lettre ! Et je me suis définitivement trouvé face à face avec moi-même, seul.

Voilà mon mal. Je le connais maintenant : la solitude. Germondy, lui, à cette heure est couché bien chaudement à côté de son camarade féminin ; moi, je n'ai pas de camarade. Et cette pièce, où il y a eu du feu tout le jour, me semble glacée. Mon appartement de garçon, quoique gentiment meublé, me paraît vide. J'ai le frisson, rien qu'à l'idée de me retirer tout à l'heure dans la chambre. Tombant de fatigue et de sommeil, le

préfère griffonner je ne sais quoi sur ce papier, plutôt que d'aller me mettre au lit.

« Faire une fin », pourtant ! Me marier ! Examinons froidement la question, comme s'il s'agissait d'un ami. D'abord, j'ai trente et quelques années. Plus la fleur, mais la force de l'âge encore ! Et le coffre est bon ! Mais j'ai souvent mené une vie de bâton de chaise. Enfin, tout bien pesé, il est tard, mais il serait peut-être encore temps. Donc, il faudrait se hâter. Or, en pareille matière, « se hâter », c'est s'exposer à faire une boulette, malgré le rétablissement du divorce.

Maintenant, je n'ai pas de fortune. Je gagne ma vie dans mon métier, mais tout juste. Avec femme et enfants, même rien qu'avec le surcroît de dépenses amené par la femme, je ne joindrais certainement pas les deux bouts. Donc, il me faudrait épouser une dot. Eh bien, je ne sais comment les autres sont bâtis, mais cette nécessité de soupeser d'avance les écus d'une jeune fille à introduire dans son lit me répugne, à moi. Si l'argent que peut apporter la demoiselle entre d'abord en considération, soyez logiques : ni sa beauté, ni son intelligence, ni son cœur, ni sa raison, ni sa santé, ne comptent, plus. Alors, logiques jusqu'au bout, si vous aimez l'argent, épousez tout de suite quelque vieux laideron plusieurs fois millionnaire. Pour moi, homme sans fortune et très ordinaire, n'étant ni un héros pour m'empêtrer d'une femme sans le sou, ni un Alphonse pour épouser une dot, mon affaire est nette : je mourrai garçon. C'est-à-dire : seul.

Seul ? ce n'est qu'une manière de parler. La vérité vraie, c'est qu'en trente-quatre ans de célibat, sur lesquels vingt au moins de célibat... actif, — on est précoce ou on ne l'est pas

— j'ai connu intimement une formidable collection de femmes : des femmes de toutes les couleurs, des brunes, des blondes, même des rousses, sans compter deux ou trois quarteronnes et une négresse. J'en ai eu de superbes, de passables et d'affreuses. Des grasses et des maigres, des mûres et de très jeunes, des dévergondées et des honnêtes, des huppées et de petits torchons. Enfin un vrai tas, plusieurs centaines au moins. Je ne les ai pas comptées, malheureusement. Mais, si elles se trouvaient toutes échelonnées dans l'escalier de cette maison, du rez-de-chaussée à mon cinquième étage, il y en aurait une jolie grappe sur chaque marche.

Et cela me fait penser que c'est demain, le soir de Céлина. Allons dormir.

II

25 novembre.

Céline n'est pas mon idéal.

Une ou deux fois par semaine, quand je passe la nuit avec elle, il m'arrive de m'ennuyer à vingt-cinq francs par tête. La chair une fois satisfaite, je me sens beaucoup plus *seul* en sa compagnie, que lorsque je me trouve uniquement en face de moi-même.

C'est « une rouge ». Elle a le tort grave d'avoir les cheveux couleur acajou, tandis que moi je n'aime que les brunes. Je tolère à peine la blonde aux yeux bleus, à la chevelure dorée, ou cendrée, ou nuance beurre fin. Elle n'est pas belle, de profil surtout, avec son nez court aux narines échancrées. Encore si c'était une de ces laideurs originales, piquantes, auxquelles l'on s'habitue parce qu'elles ont du caractère ? Hélas non. Céline est laide avec banalité. Les yeux n'ont aucune expression. Son front, étroit, irrégulièrement bombé, révèle l'entêtement borné. D'ailleurs, c'est une paysanne lorraine, née dans un triste hameau, aux environs de Nancy. Venue à Paris vers l'âge de dix-huit ans, elle en aurait aujourd'hui vingt-trois. Et, pendant ces cinq ans de vie parisienne, non seulement l'influence de la grande ville a été nulle sur elle, mais la

malheureuse a toujours végété dans un rayon de cent mètres, autour de cette gare de l'Est, par où elle était débarquée.

Par exemple, ce qu'elle raconte avec complaisance, c'est la façon dont, partie vierge de chez ses parents, absolument vierge, et ayant pris d'abord le compartiment des « dames seules », elle changea de wagon à Toul, sur l'invitation d'un monsieur, qui lui souriait par une portière ; puis, un peu après Bar-le-Duc, des importuns étant descendus, elle fut soudain initiée aux joies de l'amour, en train omnibus, sur la banquette dure des troisièmes.

Alors, depuis deux ou trois mois, pourquoi vais-je régulièrement avec une femme pareille ?

Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas compliqué : Céline ne me coûte rien.

Les soirs on ça me dit, je me rends, vers minuit, dans certaine brasserie, tout près de la gare de l'Est. Huit fois sur dix, je trouve Céline seule. En tout cas, cela me fait une promenade.

Si elle est seule, Céline vient d'elle-même s'asseoir à ma table, et je lui offre à souper. Son souper consiste invariablement en une choucroute garnie, arrosée de deux ou trois bocks. Avec ma consommation et l'étrénne au garçon, ça ne monte pas à cinquante sous. Quelquefois, je règle en plus sa dépense de la veille.

Chez elle, j'ai déjà mes petites habitudes. Elle habite une maison neuve, dont la porte, toute luisante, se referme avec un bruit doux. Peu de marches à monter. La chambre, au premier au-dessus de l'entresol, grande et confortablement meublée,

n'est pas une chambre d'hôtel : Céline loge en appartement, ainsi que deux autres dames, chez une veuve, propre et d'aspect honnête. Le lit, spacieux, est excellent, autrement moelleux que le mien. Vautré, disparaissant jusqu'aux yeux comme dans de la plume, et affublé d'une chemise de femme que Céline me prête obligeamment pour la nuit, je dors en bienheureux. Mon cœur pleure au fond de moi ses illusions, mais je fais la grasse matinée. Un peu avant midi, la veuve vient elle-même nous allumer le feu et prendre mes ordres pour le déjeuner. Deux déjeuners, servis à part, à trois francs par tête, café compris, ce n'est pas une affaire. J'y vais donc de mes six francs, quelques sous en plus pour la bonne. La veuve et Céline paraissent contentes. Et je sors avec le chatouillement d'être aimé pour moi-même.

Une semaine après.

Très grave ! Crise financière, à l'état aigu, vient d'éclater entre Céline et la veuve. La malheureuse Lorraine, à qui sa propriétaire réclame dix-neuf cent soixante-sept francs soixante-quinze centimes d'arriéré, s'est réfugiée dans mon domicile, depuis trois jours consécutifs, avec du linge. Moi, très perplexe : apitoyé d'une part, tremblant de l'autre pour mon indépendance et ma tranquillité. Enfin tout cela est excessivement grave. Pourvu, au moins, que la veuve ne lui retienne pas le restant de ses affaires !

10 décembre.

La chose est faite. Maintenant, Céline et moi, nous sommes ensemble.

La chose vient d'arriver à la suite d'une descente que Céline a risquée héroïquement chez la veuve, afin de repêcher au moins ses lettres et des photographies. Elle est revenue en larmes, suffoquée de douleur, la respiration lui manquant ; elle tremblait comme la feuille. La veuve s'était jetée sur elle, prête à la griffer et à la mordre, la traitant de voleuse, menaçant de la faire battre par sa bonne et par les autres pensionnaires. Alors, moi, pour consoler Céline, je l'ai prise dans mes bras et l'ai tenue longtemps contre ma poitrine.

— Infortunée Céline ! lui ai-je crié dans un élan de pitié lyrique, tu es chez toi désormais !... Sèche tes larmes ! Te voilà dans un port, à l'abri des tourmentes du sort et du ballottage des hommes... Ma petite femme, je te remplacerai peu à peu les frusques que t'a gardées cette mégère.

Et, séance tenante, je l'ai conduite dans un magasin de nouveautés, pour lui acheter une confection, de soixante-deux francs. Au retour, dans un bazar, nous nous sommes montés en vaisselle.

III

Trois jours après.

Notre « lune de miel » ne sera pas longue.

Dès le premier jour, en se réveillant chez moi, « chez nous », Céline semble effarée comme une bête nouvellement en cage.

— Onze heures ! ma Céline, il faudrait déjeuner !... Entends-tu ? « le Chaudron », ma femme de ménage, est depuis longtemps arrivée...

Céline ne me répond que par un grognement et se retourne contre le mur. Chez la veuve, à la fin, Céline, en pensionnaire qui s'enfonce, de déjeunait plus. Timidement, elle ne se levait plus que pour le dîner, à des six heures du soir. La choucroute qu'elle tâchait de se faire offrir vers minuit à la brasserie, remplaçait le repas du matin.

— Voyons, il est midi, Céline !

Le Chaudron, pendant ce temps, s'impatiente. En donnant des coups de balai dans la cloison, elle crie :

— Monsieur, votre charbon brûle. Moi je n'ai plus rien à faire !... Si vous ne vous levez pas, je file.

Enfin j'ai réussi à amener Céline dans la salle à manger, devant le Chaudron. Ma petite femme, frileuse et à moitié nue,

affublée d'un vieux pardessus d'été à moi, en guise de robe de chambre, se met presque dans la cheminée. Elle touche à peine à son steak aux pommes. Le Chaudron l'impressionne : un vrai barbon, celle-ci, quinquagénaire, moustachue, sale de peau et de vêtements, la lèvre inférieure pendante. Moi, pour éviter des froissements, je fais l'aimable entre les deux, et, profitant de ce que le Chaudron est également Lorraine, je les présente l'une à l'autre : « Vous êtes compatriotes ! » Céline, mal éveillée, reste froide, mais le Chaudron se montre familier et bienveillant.

Le lendemain pourtant, en retrouvant Céline dans mon lit, la mégère fait la moue, sa lèvre inférieure pend davantage. Le troisième jour, s'apercevant que Céline a un peu nettoyé la cuisine, le Chaudron change encore de tactique. En nous servant à déjeuner, elle m'accable de prévenances gênantes. Par exemple, lorsqu'elle apporte les côtelettes, elle me souffle à l'oreille : « Tenez, monsieur, prenez donc celle-ci. L'autre est bien assez bonne pour elle ! » Puis, à un moment où Céline se lève afin d'aller chercher son mouchoir, le Chaudron saute presque sur moi, toute vibrante, pour me dire dans le cou :

— Est-ce qu'elle ne va pas bientôt *nous* lâcher ?... *Nous* n'avons pas besoin d'elle ici !...

Ce « nous » me dégoûte, comme un contact imprévu de sa lèvre pendante, comme la menace de quelque accouplement monstrueux. En même temps, dix-huit mois de service à coups de poing se dressent dans ma pensée. Je revois tout : la poussière laissée sur les meubles, et la crasse agglomérée dans les coins, et les toiles d'araignée oubliées au plafond. Danse du panier déguisée, objets cassés ou disparus, vols probables,

demandes d'augmentation, insolences tolérées par lassitude, familiarités acceptées par bonhomie, tout me remonte à la fois.

— À la porte, Chaudron ! je vous chasse !

Et, lui jetant dans l'escalier ce qui lui est dû sur son mois, je referme, soulagé. Puis, je reviens embrasser ma petite femme, qui me tiendra bien propre, elle, qui ne me donnera pas des soins mercenaires. Hélas ! ma petite femme me reçoit mal. J'attrape un coup de coude dans l'estomac.

Elle tremble et pleure de rage. Elle en veut « à cette sale garce ». Si elle la tenait ! Mais, en attendant, mon estomac me fait mal. Et puis, c'est qu'elle est affreuse ainsi. Un masque dur lui déforme les traits. Céline me fait peur. Je sens qu'il s'en faut d'un rien pour que sa fureur ne se tourne contre moi.

Même soir.

Parbleu ! il a fallu que ça crève ! Non seulement elle est violente, mais je viens de me convaincre qu'elle est bête, bête à couper au couteau.

Nous dînons. Elle a mis le pot-au-feu, un pot-au-feu exquis, par exemple, comme le Chaudron ne m'en faisait pas. Je viens de reprendre pour la troisième fois du bouillon. Soudain, heureux de me sentir là, devant un bon feu, pas seul, en robe de chambre et en pantoufles, le ventre à table, j'éprouve le besoin de faire une fumisterie et je me mets à lui dire, la bouche pleine : « Tiens, j'ai assez de toi... Tu me fais de la mauvaise cuisine : je te déteste ! » en m'efforçant de faire passer dans ma voix toute la tendresse caressante d'un jeune premier,

entendu l'autre jour à l'Ambigu. Possible que je réussisse mal les imitations d'acteur : soit ! mais la malheureuse ne se doute même pas que je plaisante. Voilà qu'elle se lève comme une furie, casse volontairement une assiette.

Abasourdi, vexé, riant malgré moi d'un rire nerveux, je me lève aussi et vais droit sur elle, oh ! pour l'embrasser. Elle me repousse brutalement. Je reviens sur elle, les bras grands ouverts. « Pardonne-moi, mon pauvre bébé. Tu ne m'as pas compris, c'était une simple plaisanterie. » Vlan ! je reçois une gifle.

C'est trop fort, cette fois ! La joue me brûle. Sa gifle, je vais probablement la lui rendre. Je me retourne, mais plus de Céline ! Dans la chambre, où elle s'est sauvée, que fait-elle donc, accroupie devant la commode ? Parbleu ! elle sort ses affaires du tiroir que je lui ai donné ; elle fait déjà son paquet pour partir.

Partir ? Et où irait-elle à cette heure, sans argent, lorsque moi-même, ruiné par nos achats d'installation, je n'en ai plus ? Ce n'était pas la peine alors de la protéger contre la veuve, de la recueillir chez moi, d'acheter de la vaisselle et une confection de soixante-deux francs. Je regrette déjà amèrement de m'être jeté dans cette aventure ; je ne puis me résoudre, non plus, à un dénouement brusque et bête. Aussi, le cœur gros, ne ricanant plus, étouffant un sanglot, je m'élance sur elle. Elle a beau se débattre ; je l'enlève comme une plume, je la porte jusque sur le lit. Là, elle se débat toujours et m'égrotigne la main.

Mais je la tiens bien, et je l'embrasse quand même, furieusement et je me mets enfin à pleurer, sur elle, davantage

encore sur moi. Mes larmes parviennent seules a la calmer. Pleurnichant un peu à son tour, elle m’embrasse longuement.

Enfin, après être allé nous laver les yeux avec de l’eau fraîche, nous nous remettons à dîner.

IV

En mars.

Trois mois. Voici déjà trois mois que je me suis mis avec une femme. Eh bien, pendant tout ce temps, j'ai vécu malheureux. Notre existence à deux est devenue un enfer.

Cette pauvre Céline a le caractère inégal, ombrageux et difficile. Quand, par extraordinaire, elle semble de bonne humeur, ce n'est pas tenable ! Ses gaietés de grosse poule turbulente m'étourdissent, me portent sur les nerfs. De mauvaise humeur, au contraire, elle casse tout. Pas de semaine où nous ne soyons obligés de renouveler une partie de la vaisselle.

Le peu d'argent que nous avons s'en va chez le marchand de porcelaines. Dans les simples mouvements d'impatience, les verres et les assiettes sont brisés en mille morceaux. Ses colères sérieuses s'attaquent à des pièces importantes, aux plats, compotiers, carafes, chandeliers, cuvette et pot à eau. Enfin, quand elle entre en fureur, les gros meubles eux-mêmes souffrent : la table se renverse, le lit est écorné, les chaises volent en l'air, les rideaux se déchirent. Je tremble alors pour les tableaux, pour la pendule et pour les glaces. Même, cette stupide et ruineuse manie de passer sa rage sur les choses

inanimées commence à me gagner. Moi, le plus débonnaire des hommes jusqu'ici, et qui ai toujours eu beaucoup de soin de mes affaires, l'autre soir, au moment où Céline venait de me verser du thé dans une tasse de mon service japonais, je ne sais ce qui m'a pris ! Poussé à bout, à la suite de quelque idiote querelle d'Allemand, j'ai tout jeté dans le feu thé, tasse et théière.

Quoi d'étonnant, d'ailleurs, que nous soyons perpétuellement en bisbille ! Nous ne venons de la même province, ni n'appartenons à la même condition sociale ; de race, de tempérament, d'éducation, nous différons ; nous n'avons ni les mêmes idées, ni les mêmes habitudes, ni les mêmes goûts.

Nous ne nous entendons d'abord pas en cuisine. J'aime le rôti cuit à point, lorsqu'il commence à rendre le sang ; madame avale la viande crue. J'adore le laitage, les œufs, la volaille, la pâtisserie et les beaux fruits bien mûrs ; je me tiens autant que possible dans une gamme d'alimentation douce. Madame, elle, se ruine l'estomac avec de la moutarde, et du vinaigre, raffole de crudités, ne vivrait que de radis, de cornichons et de salades. Et il en est de tout comme de la cuisine.

Elle ne se coiffe ni ne s'habille comme je le voudrais. À tort ou à raison, je prétends avoir des goûts distingués ; elle, malgré le milieu où je l'ai ramassée, m'apparaît une bourgeoise, une atroce bourgeoise. Bouffie de vanité, féroce d'amour-propre, entêtée comme une mule, elle ne songe qu'à « paraître chic » ; mais, ce, qui lui semble « chic » me déconcerte et me révolte. Susceptible à l'excès avec cela, dénuée d'indulgence, tranchant sur tout, portée à supposer des absurdités chez autrui, me

suspectant aussi bien moi que mes intimes, que le cercle entier de mes relations, jalousant les femmes. Enfin, elle manque de culture intellectuelle, sait à peine lire et écrire. Orthographe : pitoyable ! Histoire, géographie : néant ! En arithmétique, elle a entendu parler des quatre règles, mais avoue les avoir oubliées. Telle est Céline. Je commence à la connaître. Eh bien, qui le croirait ? elle et moi, l'autre matin, en prenant notre café, la cigarette aux lèvres, nous avons eu une discussion politique.

Oui ! une longue et acharnée discussion, médico-moralo-socialo-politique, et à l'occasion de Louise Michel encore, dont le nom se trouvait dans un journal que je lisais à Céline. Moi, qui ne vote jamais, par indifférence, et qui vendrais mes droits politiques pour une boîte de cigares bien secs ! Céline a fini par me mettre en colère. Nous nous sommes sottement égosillés pendant une heure. À la fin, elle m'a cassé un sucrier.

10 avril.

Du matin au soir, et du soir au matin, avoir cette femme à son côté ! Au moins, si j'exerçais une de ces professions qui obligent à passer la journée loin de chez soi. Hélas ! sans cesse à la maison, cloué devant ma table de travail, obligé, par la nature de mes occupations, de m'absorber pendant des heures en oubliant le monde extérieur, j'ai Céline derrière moi. Au moment où je crois entrevoir la solution des problèmes les plus complexes et les plus délicats, elle m'adresse la parole. Que je m'enferme dans mon cabinet, elle viendra gratter à la porte. Même, si j'obtiens qu'elle se dispense de frapper, elle se